



## Dans « Arthur et Ibrahim », Amine Adjina met en scène une histoire d'amitié sur fond de racisme

Toujours en duo avec Emilie Prévosteau, l'auteur explore les thèmes de l'identité, de l'appartenance à une culture, des relations entre la France et l'Algérie.

Arthur et Ibrahim, deux prénoms qui évoquent à eux seuls des cultures, des religions, des histoires différentes, et qui donnent d'emblée le ton de la pièce écrite en 2018 par l'auteur, comédien et metteur en scène Amine Adjina, cofondateur, en 2012, de la Compagnie du Double avec Emilie Prévosteau. L'intrigue de départ est plutôt simple et en apparence banale : Arthur et Ibrahim sont deux collégiens qui aiment faire de la trottinette ensemble et rire des blagues de leur âge. Jusqu'au jour où Ibrahim ne veut plus jouer avec Arthur parce qu'il n'est pas arabe.

On comprend vite que le jeune garçon agit ainsi sous l'influence de son père, un Algérien venu travailler dans les usines automobiles en France après la guerre d'Algérie et qui ne s'est jamais senti chez lui dans ce pays. Qu'advient-il quand les problématiques des grands s'invitent dans la cour de récréation ? L'amitié entre Arthur et Ibrahim va-t-elle pouvoir survivre à l'épreuve du racisme ordinaire ?

Toutes ces questions qui touchent à des sujets sensibles, comme l'identité, l'appartenance à une religion et à une culture, Amine Adjina et Emilie Prévosteau les abordent, comme à leur habitude, avec beaucoup d'humour et de second degré. Face aux péripéties rocambolesques que traversent Arthur et Ibrahim, on rit d'abord de bon cœur et on réfléchit ensuite.

Plutôt que de renoncer à leur amitié, les deux jeunes garçons vont imaginer une solution radicale : transformer Arthur en Arabe pour qu'ils puissent de nouveau jouer ensemble. Du simple changement de prénom à une transformation beaucoup plus radicale (que nous ne dévoilerons pas ici pour ne pas gâcher le plaisir de la découvrir sur scène), ils ne manquent pas d'idées plus saugrenues les unes que les autres.

### Héritage du passé

Mais, au-delà des nombreux éclats de rire qu'elle suscite, la pièce d'Amine Adjina incite le public à s'interroger sur des thèmes essentiels et plus que jamais d'actualité. Est-on français dès lors que l'on naît et que l'on vit en France ? Qu'est-ce qui constitue l'appartenance à une culture ? Comment grandir et se forger une identité quand on est tiraillé entre deux pays, en l'occurrence la France et l'Algérie ?

A cet égard, le personnage du père d'Ibrahim (incarné avec beaucoup de sensibilité et de justesse par Kader Kada) illustre parfaitement ce que le sociologue Abdelmalek Sayad (1933-1998) appelle la « *double absence* », à savoir le délicat, voire impossible, ancrage à un territoire. Il n'est ni de là-bas (l'Algérie) parce qu'il n'y vit plus depuis longtemps, ni d'ici, car il ne s'y sent pas chez lui et a le sentiment d'être rejeté par les Français.

Parmi les multiples interrogations suscitées par Arthur et Ibrahim, l'une est particulièrement de nature à favoriser le débat au sein de la famille et les échanges entre générations, à l'issue de la représentation : jusqu'où peut aller l'influence des comportements des parents sur leurs enfants ? Le lourd héritage du passé (l'histoire des relations complexes entre la France et l'Algérie) que le père d'Ibrahim transmet à son fils est-il inéluctable ?

En s'inventant une autre histoire, en imaginant un monde dans lequel ils pourraient de nouveau jouer ensemble, et en essayant de le rendre réel, Arthur et Ibrahim tentent, à leur façon, de briser ce cercle infernal de la transmission de la souffrance et de la peur de l'autre.

**Cristina Marino**